

Journal d'un négrier au XVIIIe siècle

« Premièrement, on sait de manière à n'en pouvoir douter qu'un grand nombre de captifs pris à la guerre seraient exposés à être massacrés cruellement, si les vainqueurs ne trouvaient pas à s'en défaire, en les vendant aux Européens. Voilà donc un commerce qui sauve la vie à une quantité de personnes, uniquement redevables de ce bienfait à ceux qui font la traite des Nègres.

En second lieu, quand ils sont rendus aux colonies, généralement parlant, ils y mènent une vie plus douce et plus commode qu'ils n'en avaient jamais fait dans leur propre pays. La raison en est claire. Comme les maîtres de ces colonies achètent leurs esclaves fort cher, il est naturellement de leur intérêt d'en prendre tout le soin possible.

Troisièmement, le secours de ces esclaves a fait tant de bien aux colonies anglaises qu'on aurait de la peine à croire l'avantage considérable que la nation en a tiré, surtout par rapport aux îles où l'on fait le sucre. Comme ces îles sont d'un climat presque aussi chaud que celui de la côte de *Guinée*, les Nègres y sont plus propres à cultiver les terres que les Blancs.

D'un autre côté, c'est un moyen aux Nègres d'exiler efficacement ceux d'entre eux qui se sont rendus coupables de quelque crime, qui mérite qu'on les fasse sortir du pays sans espérance de retour : avantage qu'il serait fort à souhaiter que nous eussions ici.

En un mot, on peut assurer que le bien que procure ce commerce l'emporte de beaucoup sur tous les inconvénients réels ou prétendus qu'on peut y trouver ; ou, à tout le moins, qu'il a cela de commun avec tous les autres avantages dont nous sommes capables de jouir ici-bas, et toutes les choses de la vie, que c'est un mélange de bien et de mal »

(*Journal d'un négrier au XVIIIe siècle*, Gallimard, 2008, p. 159-160).